L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau : 323 rue de Chartres. entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES. VENTES. LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 17 février 1910.

Thermomètre de E.Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centgrade
7 h. du matin..	70	19
Midi.....	50	9
3 P. M.....	46	7
6 P. M.....	42	5

Réapparition de M. Chamberlain sur la scène politique.

Très grande a été la surprise générale, mercredi dernier, à la Chambre des Communes lorsqu'on y a vu entrer M. Joseph Chamberlain, l'homme d'Etat qui, pendant bien des années, a joué un rôle si important dans le monde politique de l'Angleterre ; l'ancien Premier Ministre venait y prendre qualité de membre du Parlement nouveau par sa prestation du serment d'usage.

Le spectacle de cet homme s'appuyant sur le bras de son fils, M. Joseph Austin Chamberlain, et celui de Lord Morpeth, fut, paraît-il, très attristant ; car on savait que depuis quelques années il était retenu chez lui à la suite d'une attaque d'apoplexie.

Le pauvre homme n'a pas pu signer le papier qui lui était présenté— la liste des membres ; c'est son fils qui l'a signé pour lui, lui se bornant à y faire une croix.

Combien de cœurs n'ont pas dû éprouver un douloureux serrement à la vue de ce corps ravagé par la maladie, de ce débris de gloire humaine, car ceux qui, par la pensée, ont revécu un passé par trop lointain, y ont retrouvé Chamberlain, le grand, le puissant politique, dans tout l'éclat, dans tout le rayonnement de son talent, chargé des destinées d'un des pays les plus importants de l'Europe.

Quel contraste ! Dieu bon, entre le Ministre d'hier et le Parlementaire d'aujourd'hui ; et quelle leçon pour l'école nouvelle du matérialisme, dont la doctrine fondamentale est la jouissance de la matière, si éphémère soit-elle, jusqu'à l'inéluctable culbute dans le néant.

La voix du grand homme dont la répercussion jadis arrivait jusqu'aux points les plus distants du vaste royaume, n'est presque plus perceptible ; pour un peu elle s'éteindrait. Et c'est ce paralytique qui, avant-hier, promenait dans une des salles du palais du Parlement sa forme débile et chancelante pour y reprendre la vie active, ironie ! et consacrer à son pays les dernières énergies, les dernières forces, autre ironie ! qui sont en lui.

Grandeur et décadence ; n'est-ce pas pour ramener les oublieux au sentiment de leur petitesse, de leur infimité que le Destin se livre parfois au jeu cruel des transformations ; qu'il éteint aujourd'hui dans ce kaléidoscope qu'est la vie, les rayons d'hier.

Haussmann et les Travaux de Paris

Sous le Second Empire.

Nul plus que le courageux M. André Hallays, n'était qualifié pour parler à la Société des conférences d'Haussmann et de Paris sous le second Empire. Non seulement parce qu'il connaît mieux que quiconque les antiquités de Paris qu'il adore, mais aussi parce que dans ce même Paris, allongé à chaque période sociale sur un nouveau lit de Procuste, il s'est fait le défenseur autorisé des vieilles pierres et des vieux souvenirs et son amour du passé d'histoire et d'art de la France — ce qui n'est pas sans mérite pour un Parisien — s'étend à tous les monuments qu'on mutile ou qu'on tue en France et dans les Gaules.

Ceci posé, on pouvait s'attendre à un réquisitoire où la sévérité se cacherait mal sous la cinglante ironie. Point du tout. M. André Hallays fut indulgent, très indulgent, car depuis Haussmann, Paris en a vu bien d'autres !

D'abord il nous a appris qu'Haussmann bénéficiait d'une gloire ou pâtissait d'un blâme, suivant le point de vue où l'on se place, qu'il ne mérite pas. Les plans de transformation de Paris ne sont point d'Haussmann; ils sont de Napoléon III. Il ne fut que l'exécuteur sévère, parfois brutal de desseins qu'il ne comprit pas toujours très bien. C'en est assez pour sa gloire ou pour sa honte.

Napoléon III, qui suivant une remarque du conférencier qui a paru fort juste, n'a point été "le doux rêveur" du portrait d'Hippolyte Flandrin, mais l'homme de volonté, de patience et d'énergie qui "sans commettre une faute, engagea et joua la partie politique dont l'Empire était l'enjeu", après l'abominable boucherie des journées de Juin, cédant autant à la poussée des voix qui l'avaient élu, qu'à sa propre conception, voulut transformer Paris pour couper court à toute guerre civile.

"Tracer de larges rues dans les quartiers populaires qui sont la citadelle de l'émeute, dégager les monuments où les insurgés peuvent se retrancher, créer de grandes avenues par où les troupes se porteront rapidement sur tous les points de la ville où leur présence sera nécessaire, relier les boulevards extérieurs aux boulevards intérieurs, ouvrir de vastes espaces que balayeront au besoin l'artillerie et les feux de peloton."

Tel fut le plan de Napoléon III, dont Haussmann, bien qu'il se soit complaisamment reconnu dans "l'homme assez zélé.... pour faire de Paris la merveille du monde" que souhaite Voltaire en 1749, ne fut que l'exécuteur.

Ainsi s'expliquent la voie ouverte du boulevard de Strasbourg au boulevard Saint-Michel par le boulevard de Sébastopol et le boulevard du Palais ; la rue de Rivoli prolongée jusqu'au faubourg Saint-Antoine ; le dégagement de l'Hôtel de Ville et l'avenue Victoria ; la place du Château-d'Eau agrandie et pourvue d'une caserne. Ainsi s'explique aussi que ces voies aient été prévues rectilignes : "Le moindre ressaut des façades eût gêné le tir de l'artillerie."

La tactique ne présida pas seule à ces plans ; d'autres idées les fortifièrent : le bien-être du peuple, en supprimant les masures insalubres, en donnant de l'eau, de la lumière, de la verdure. (Napoléon III n'est-il pas l'auteur de l'"Extinction du paupérisme ?)" L'exemple de Londres, où il avait vécu, l'amena à ménager des squares, des parcs (parc Monceau, bois de Boulogne, de Vincennes, ce qui n'empêcha point la mutilation des Champs-Elysées, l'anéantissement de beaucoup de jardins et la mutilation du Luxembourg par la destruction de la Pépinière).

Mais de tout cela l'art, ou tout au moins le sentiment de l'art, était absent. Napoléon III, bien qu'il ait eu certaines idées heureuses, entre autres la divination pour les Halles de ce qu'on pouvait attendre des charpentes métalliques, n'avait point, en dehors de l'archéologie, de goût pour le pittoresque ni de tendresse pour l'architecture gothique. L'emploi qu'il fit de Viollet-Le Duc le prouve.

" Si par une bonne fortune, dit M. Hallays, l'homme choisi pour réaliser les conceptions de l'empereur avait eu quelque souci de l'histoire et de la beauté, le nouveau Paris eût été un chef-d'œuvre inimitable."

Malheureusement, l'homme fut Haussmann ; "administrateur incomparable", malgré les "comptes fantastiques d'Haussman", de Jules Ferry, il était "incapable de discerner et d'atténuer ce que les plans de son maître avaient d'un peu barbare".

Pendant seize ans, il exerça une véritable dictature, dont l'effet ne fut pas complet, puisqu'il n'eut pas le temps de réaliser en entier l'entreprise impériale, mais dont la méthode fut marquée du "plus parfait mépris pour le passé et l'histoire de Paris". Ne s'avisa-t-il pas, un jour, de vouloir démolir l'église Sant-Germain-l'Auxerrois, comme "trop mesquine"? Il n'y renonça que lorsqu'il découvrit qu'étant protestant on y verrait peut être "une revanche de la Saint-Barthélemy."

Hélas ! dit M. Hallays, quand aucune considération personnelle ne l'arrêta, ce fut terrible. Pour la percée de la rue de Rivoli, mise à bas de la fontaine du Diable, de l'hôtel d'Angivilliers, de l'hôtel de Montbazon où habita Coligny, des piliers des Halles, de la tour Bichat. Pour l'ouverture du boulevard Saint-Germain : démolition de l'hôtel de la Force, de celui de Samuel Bernard, de l'hôtel de Broglie, de l'hôtel de Forcalquier, de l'hôtel de Montmorency, de l'hôtel d'Humières, de l'hôtel Benhheim.

Haussmann, ne pouvant tout faire, avait des sous ordres, des architectes, dont beaucoup furent des hommes de valeur : Baltard, Hitorff, Ballu, Magne, Vaudremer, Davioud, et qui tous furent des gens de goût ; il fut terrible pour eux.

Bien qu'en aient dit les poètes comme Banville ou les politiques d'opposition, tout n'est pas à reprendre dans l'œuvre de Napoléon III. Il est une chose qui demeure à son honneur, c'est l'achèvement du Louvre sur les plans de Visconti et de Lefuel ; et il en est une autre, qui est à la décharge d'Haussmann, c'est que depuis lui....! Mais il faut imiter sur ce point la discrétion et la réserve de M. André Hallays.

Le sénateur Smith est malade.

Washington, 17 février—Le sénateur William Alden Smith, du Michigan, a été frappé aujourd'hui d'une attaque d'appendicite et a été transporté gravement malade à son domicile.

Les membres de sa famille ont fait venir en toute hâte un chirurgien de Grand Rapids, Mich.

Les forêts et les inondations en France.

M. Roulleau, conservateur des eaux et forêts en retraite, adresse à M. le président du groupe de défense forestière à la Chambre des députés la lettre ouverte suivante :

Monsieur,

Je lis la note communiquée à la presse le 31 janvier dernier par le groupe parlementaire que vous présidez. Votre groupe de défense forestière, au lieu de prendre en main la défense de six à sept millions d'hectares de forêts privées françaises, tient énergiquement à faire chorus avec ses persécuteurs et à les soumettre à un régime inacceptable, tout cela parce qu'il vient de se produire une inondation terrible dans le bassin le mieux boisé de France et où, conséquemment, la forêt actuelle a joué de son mieux, dans la mesure de son insuffisance territoriale, son rôle modérateur. Les forestiers français ont eu beaucoup de peine, depuis trente ans, à faire admettre cette idée que les inondations de la Loire, de la Garonne et les dévastations des torrents alpins, étaient dues à l'absence de forêts et à la nudité de nos montagnes.

Je vois maintenant que c'est une idée qui a remarquablement pénétré la masse française, trop bien même, car en tout il faut de la mesure, et l'énergie que tient à montrer votre groupe eût trouvé un bien meilleur emploi, il y a quelques années, lors des inondations non moins terribles qui désolèrent le midi de la France.

Quant à faire croire au public, comme vos décisions si énergiques tendent à le montrer, que les crues actuelles sont dues en tout ou en partie aux coupes rases des dernières années, coupes rases qui laissent le sol ensoucché prêt à se regarnir, dans un temps très court, d'une végétation protectrice, laissez-moi vous dire que votre groupe a tort et qu'il est dans l'erreur la plus absolue. Il est regrettable de le voir partir ainsi en guerre, armé de pied en cap, en faveur d'un projet liberticide, certainement peu efficace, alors que dans une circonstance récente, il aurait pu rendre à la forêt privée, comme l'un des vôtres a tenté avec éloquence et courage de le faire à la Chambre, des services si efficaces, notamment dans la question de l'impôt. Pour la protection des divers bassins de nos fleuves, il existe des projets de lois mûrement étudiés, efficaces ceux-là, je vous en réponds, car ce sont les reboiseurs de France les plus réputés qui les ont préparés ; ils ont l'inconvénient d'être dans la mesure du possible respectueux de la liberté des gens ; est-ce une raison de les écarter, surtout pour un groupe qui s'intitule de " défense " forestière et pastorale ?

Veuillez agréer, etc.

ROULLEAU,
Conservateur des eaux et forêts, en retraite.

Ajoutons, dit le journal "Des Débats", afin de compléter cette lettre, que les mesures à prendre pour être efficaces devraient aboutir :

1° A un relèvement des crédits pour le reboisement des montagnes ;

2° Au vote d'une loi sur des forêts "de protection" à classer, puis à exproprier si besoin en était ;

3° Au renforcement des lois sur le défrichement ;

4° A une meilleure évaluation du revenu foncier des forêts en vue de l'impôt.

Guillaume II Entrepreneur de Théâtres.

Il n'est pas de souverain qui possède un plus grand nombre de théâtres que l'empereur Guillaume II. Aux trois théâtres de Berlin qui étaient déjà à la charge de la liste civile des rois de Prusse, les événements de 1866 sont venus ajouter les théâtres de Wiesbaden, de Hanovre et de Cassel.

La sollicitude que le souverain manifeste pour l'art dramatique, dit la "Fortnightly Review", grève d'une charge assez lourde le budget du ministère de l'intérieur du royaume de Prusse. En dehors des subventions accordées aux théâtres des anciennes capitales, les théâtres royaux de Berlin coûtent chaque année, à l'Etat, une somme de 3,125,000 francs. A cette allocation, qui est insuffisante, l'empereur ajoute 562,500 fr. sur sa cassette privée. En général, cette allocation supplémentaire ne préserve pas les théâtres royaux d'un déficit chronique qui est, en moyenne, de 375,000 francs par an ; mais ce n'est pas en vain que les directeurs des scènes subventionnées font appel à la munificence impériale ; c'est encore la cassette privée qui supplée à l'insuffisance des recettes.

L'empereur considère les beaux arts comme le plus efficace des moyens de propagande. Une des plus belles des avenues de Berlin est bordée de statues et de monuments élevés à la gloire des Hohenzollern. Il n'est pas de capitale où il ait été fait un plus abondant usage du bronze et du marbre pour entretenir dans le cœur des populations l'amour de la patrie et de la dynastie. Guillaume II a également voulu mettre au service de sa politique l'influence que peut exercer le théâtre.

En 1907, dit la "Fortnightly Review", l'empereur décida que le théâtre royal de l'Opérette donnerait une série de représentations où les ouvriers seuls seraient admis. Le choix des pièces fut fait par le souverain lui-même, dans le répertoire classique le plus strict : "Guillaume Tell", de Schiller ; "Gœtz de Berlichingen", de Gœthe, "Frédéric, prince de Hombourg", de Kleist.

Toutes les précautions étaient prises pour empêcher le public ordinaire de pénétrer dans la salle. Les guichets étaient fermés, personne ne pouvait se procurer des billets à la porte du théâtre. Des cartes à prix très réduits étaient directement envoyées aux associations ouvrières, qui se chargeaient de les distribuer.

Le succès fut prodigieux, le nombre des représentations fut de dix et plus de deux cent mille ouvriers sollicitèrent des billets quasi gratuits. Il va de soi que cene fut pas un succès d'argent.

Le général Donop.

La mort récente du général Donop à Paris a été un véritable deuil pour tous ceux qui, ayant approché l'admirable et regretté officier, ont pu juger de ses hautes vertus militaires. Le général Donop a été un des grands maîtres de la cavalerie française, où son nom sera pieusement conservé comme celui d'un des chefs qui l'ont le plus grandement honorée.

Il est à remarquer qu'à chaque époque de transformation, l'arme a trouvé l'homme qu'il fallait pour mener l'œuvre à bien. C'est ainsi qu'immédiatement après la guerre, alors que tout était à refaire, il s'est trouvé un homme hors ligne pour réorganiser la cavalerie : le général du Barail. Ministre de la guerre, commandant de corps d'armée, l'illustre soldat est l'auteur de cet admirable règlement dont les prescriptions essentielles forment toujours le fond du règlement actuel.

Après lui, ses élèves et ses dignes continuateurs, vinrent le général de Galliffet, l'irrésistible entraîneur d'hommes ; le général L'Hotte, le plus parfait cavalier qu'ait jamais connu, peut-être, l'armée française ; le général Jacquemin, le général Geslin de Bourgogne, et combien d'autres que nous passons !

THEATRES.

TULANE.

"The Climax", la belle comédie dramatique de Edward Locke, obtient à la Nouvelle-Orléans un succès aussi complet que celui qu'elle a remporté sur la scène new-yorkaise. Il y a foule chaque soir au Tulane et les acteurs sont chaleureusement applaudis.

Matinée, samedi à 2 heures.

CRESCENT.

"A Stubborn Cinderella", la jolie comédie musicale donnée cette semaine au Crescent, fait toujours salle comble.

Les deux dernières représentations seront données samedi.

ORPHEUM.

Le programme donné cette semaine à l'Orpheum, un des meilleurs de la saison, est très goûté des habitués de notre populaire scène de vaudeville.

La semaine prochaine plusieurs artistes dont on dit le plus grand bien paraîtront à l'affiche.

Escrocs arrêtés.

Joe Ebarra, qui tient un café à l'angle des rues Miro et Poydras, et l'agent de police Staas ont été arrêtés hier soir à dix heures. Ils sont accusés d'avoir dévalisé un nommé W. C. Lewis, l'avant-dernière nuit, à l'intersection des rues Galvez et Poydras.

Lewis, prévenu de l'arrestation, a reconnu le nommé Ebarra, mais il n'a pu affirmer que l'agent ait été complice du vol.

Il a dit qu'il avait été accosté par trois hommes, dont l'un s'étant représenté comme un détective a prétendu le mettre en état d'arrestation. Après l'avoir promené quelques ilets, ils lui ont retourné les poches puis l'ont relâché.

Edition Hebdomadaire de l'"Abeille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les matières,—littéraires, politiques et autres,—qui ont paru pendant la semaine, dans l'"Abeille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous la vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

Une conférence en espagnol à L'Université Tulane.

A onze heures ce matin, M. Juan Antonio Cavestany fera une conférence en espagnol sur l'immortel Cervantes, l'auteur de *Don Quichotte*.

M. Cavestany, de passage à la Nouvelle Orléans, a bien voulu, sur l'invitation du Professeur Alcée Fortier, se faire entendre au moins une fois, pendant son séjour parmi nous. C'est un des hommes les plus éminents de son pays ; il est membre des Cortès et membre de l'Académie royale d'Espagne.

M. Cavestany a fait, récemment, dans plusieurs villes qu'il a visitées, des conférences qui ont eu de retentissants succès, et la Presse en a parlé avec éloge. Il dira quel grand écrivain fut Cervantes ; il retracera la carrière mouvementée, aventureuse de ce fils d'une famille noble, qui jeta tant d'éclat sur la littérature espagnole ; dont la souple et gracieuse plume s'essaya à tous les genres et dans tous réussit. Il dira un mot de la captivité de son héros et racontera comment furent écrites les premières pages de son chef-d'œuvre, *Don Quichotte*.

Le public est cordialement invité à assister à cette conférence où il entendra parler avec une rare élégance cette langue si douce, si harmonieuse, la langue espagnole.

L'ABEILLE
—DE LA—
NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinc
Edition Quotidienne,
Edition Hebdomadair
Edition du Dim

ABONNEMENTS PAYABL D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE
Pour les Etats-Unis, port compris :
..12. Un an | $6..... 6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger port compris :
$15.15..Un an | $7.55...6 mois | $3.80..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE
Paraissant le Samedi matin
Pour les Etats-Unis, port compris :
$3.00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger
$4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.25..4 mois
Les abonnements partent du et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE
Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 91 Commencé le 29 Octobre 1909

DEUX PASSIONS

GRAND ROMAN INEDIT

PAR

CHARLES MEROUVEL

QUATRIEME PARTIE

VIE PERDUE !

I

TROIS VISITES

(*Suite.*)

Il lui ordonnait de brûler ses lettres et elle ne l'a pas fait, puisque vous les avez trouvées chez elle.... Donc, elle en a compris la valeur et n'est pas aussi parfaitement soumise à ses volontés que vous le supposez peut être.... Mes raisonnements ne vous touchent pas?

—Un peu.

D'ailleurs, vous avez déjà insisté auprès de Valentine, je le sais, et vous lui avez donné des conseils qu'elle s'est déclarée disposée à ne pas suivre....

—C'est vrai.

—Etudiez-la et attendez!.... Peut-être dans l'intimité vous avouera-t-elle enfin sa pensée. Si quelqu'un peut en obtenir la confidence, c'est vous ! Pour moi si vous voulez le fond de ma conviction, le voici.

Il déclara lentement :

—Ce mariage n'est pas encore fait et probablement ne se fera pas!

—Croyez vous ?

—Oui, s'il doit se faire, ni vous ni moi ne l'empêcherons !

—Vous êtes fataliste ?

—Comme un sectateur de Mahomet.

Gabrielle se leva.

—Je ne veux pas abuser de votre complaisance. Vos instants sont précieux !....

—Dites que vous ne voulez pas perdre les vôtres. Vous savez bien que mon temps est à vous et que c'est un bonheur pour moi de vous voir.

—Je m'en vais, il le faut !

Elle était réellement très séduisante encore.

Grande, mince, très simplement mise, mais avec une irréprochable distinction, elle était de ces privilégiées de la nature qui restent sinon belles, du moins charmantes jusqu'à la minute où la vieillesse sonne à leur porte.

Paul Tavernier lui prit une main qu'elle ne retira pas mais, en laissant tomber sur lui un de ces regards moqueurs qui refoulent les idées de tendresse, elle murmura :

—Comme on voit bien que vous êtes dans un de vos moments d'humeur noire et que vous avez besoin de distraction !

Et, passant dans le vestibule, elle ouvrit la porte pour sortir.

Un visiteur allait tirer la sonnette.

Elle recula d'un pas en disant:

—Monsieur Dufresne !

—Oui, c'est moi ! Vous ne vous attendiez pas à me rencontrer ?

Paul Tavernier avait froncé le sourcil.

Gabrielle répliqua finement :

—Non, sans doute, et cependant il n'y a rien d'étonnant à vous voir ici. N'êtes-vous pas chez un ami !

—Vous partez !

—Je suis arrivée il y a cinq minutes pour obtenir un renseignement que je n'ai pas trouvé et je rentre....

Elle s'inclina et passa.

Resté en face de Tavernier, Georges Dufresne lui dit ;

—Tu parais surpris de ma visite ?

—Un peu.

—Je vais te l'expliquer.

—Entre.

Et dès qu'il fut dans le cabinet de l'avocat :

—Mon cher Paul, commença-t-il, je viens faire amende honorable.... J'ai réfléchi depuis notre entretien de là bas, un soir, à l'Orfrasière. Tu as raison de me haïr parce que je suis un être haïssable, mais nous ne pouvons pas rester deux étrangers l'un pour l'autre après avoir vécu si longtemps dans l'intimité..... J'ai eu des torts et je les reconnais, des torts graves.... Je me suis laissé entraîner par ma nature que je n'ai jamais su dompter !.... La malheureuse enfant dont tu m'as rappelé le souvenir m'a laissé des remords qui m'ont tourmenté longtemps et tes ressentiments ne me surprennent pas .... Ils sont justes. Seulement le temps a passé sur cette faute et je me disais que tu l'avais pardonnée.... Oublie la.... Moi je ne pourrais pas.... j'y penserai pour tous deux !....

Paul Tavernier s'était adossé à la cheminée et il écoutait avec une véritable stupeur cette confession en se demandant si elle était sincère.

Il ne répondit pas d'abord et pourtant il éprouvait une satisfaction du retour de ce camarade détesté, au moment où il se trouvait en proie à la mélancolie qui torture parfois si durement ceux que les hasards de la naissance condamnent aux misères de l'isolement.

A la vérité sa haine, si vivre qu'elle eût été jadis, s'était émoussée au passage des longues années écoulées depuis l'acte odieux qui la lui avait soufflée.

Il y avait peut-être autant de curiosité que d'aversion dans la persévérance qui l'attachait à la suite de ce compagnon malfaisant, comme la meute à la piste de l'animal qu'elle veut forcer.

Il examina attentivement ce visiteur inattendu qui lui disait pour le contraindre à lui donner une réponse :

—Si tu ne veux pas revenir sur tes paroles, je vais te quitter et nous ne nous reverrons plus.

A la fin, Paul Tavernier dit :

—Reste !

Et, lui montrant un siège :

—Assieds-toi ! Veux-tu déjeuner avec moi très modestement ? Je ne suis pas plus luxueux qu'à l'ordinaire dans mon personnel. Je n'ai que la vieille femme de ménage que tu connais, toujours la même depuis dix ans....

Il ajouta :

—J'ai des idées très arrêtées et n'en change pas aisément. Je ne sais vraiment pas ce qui me force à revenir sur ce que je m'étais promis à ton égard....

Il ajouta en souriant :

—C'est peut-être parce que je peux croire que ma vengeance viendra toute seule et que je n'ai pas besoin de m'en occuper. N'en parlons plus !.... Ta démarche a tout effacé !

Ils ne se tendirent pas la main.

Georges Dufresne n'osait lui donner la étrenne ; Paul Tavernier se disait :

—Je ne peux pas mettre la mienne dans celle d'un assassin.

Et pourtant, en présence de l'abattement du mari de Suzanne, il se demandait si ses préventions ne le trompaient pas.

Il ouvrit une porte donnant sur la petite cuisine qui dépendait de son appartement et dit :

—Mère Antoine !

—Monsieur ?

—Vous mettrez deux couverts.

—Bien.

Georges Dufresne s'était assis sur le siège que Gabrielle Vautier venait de quitter.

L'avocat reprit :

—Elle me demandait pourquoi on ne me voit plus. Elle est entrée une minute en passant dans le quartier. J'ai été aussi étonné de la voir arriver chez moi que de t'y voir entrer toi-même. Peut-être as-tu raison. Les haines ne font de bien à personne, ni à celui qui les entretient dans son âme, ni à ceux contre qui elles sont dirigées. Laissons les nôtres et n'y revenons plus. Je ne te désire pas de mal et s'il ne t'arrive que celui que je pouvais te souhaiter, tu peux dormir en paix.

Il y eut un silence.

La mère Antoine était entrée et mettait le couvert du maître et de son invité sur une nappe d'une éblouissante blancheur.

Et, tout en faisant son service elle examinait à la dérobée ce visiteur qu'elle avait cru ne jamais revoir dans la maison.

Comment cette réconciliation s'était-elle opérée ?

Et pourquoi ?

Le visage de Georges Dufresne ne lui disait rien de bon.

Il était sombre comme le ciel de cette triste journée d'hiver.

Le front avait des plis profonds ; les yeux se tenaient baissés vers le parquet.

Ce fut Paul Tavernier qui reprit la parole dès qu'ils se trouvèrent seuls.

—Tes affaires ? .... demanda-t-il.

—.. terminées depuis longtemps.

—Le docteur Bernay t'a versé tes cent mille francs ?

—Dès le lendemain du jour où le jugement de Rouen est devenu définitif par mon acquiescement, mais ces cent mille francs s'en sont allés en fumée.... soixante-dix mille à cette sangsue de Pelvet qui paraissait tout étonné de les recevoir, le reste à droite et à gauche....

—Et avec Suzanne, tout est fini ?

—Tout. J'ai signé chez Tabareau l'acte de quidation.

Dufresne déclara:

—C'est réglé ! Nous n'avons